

ETC



À la remorque ou à la tête de l'éthique Entretien avec Pierre Gravel, professeur de philosophie à l'Université de Montréal

Manon Regimbald

Number 16, Fall 1991

Art et éthique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35906ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Regimbald, M. (1991). À la remorque ou à la tête de l'éthique : entretien avec Pierre Gravel, professeur de philosophie à l'Université de Montréal. *ETC*, (16), 6-11.

L'ESTHÉTIQUE : À LA REMORQUE OU À LA TÊTE DE L'ÉTHIQUE ?

ENTRETIEN AVEC PIERRE GRAVEL

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Manon Regimbald : *Dès l'Antiquité, la République de Platon est érigée moralement. L'éducation sert à y transmettre des valeurs. Les gardiens de la cité y veillent. L'art y joue un rôle pédagogique et doit répondre aux critères du bien et du beau. Dans ce cadre, la beauté n'est qu'une manifestation sensible d'une idée vraie ou d'une évidence morale. Sa valeur réside ailleurs qu'en elle-même : dans le vrai et le bien qu'elle illustre. En supportant l'éthique, la beauté engendre chez l'individu un ordre à partir duquel chacun trouve la place et la proportion qui lui reviennent dans ce monde partagé entre l'intelligible et le sensible. Comment et en quoi cette division opérée par la philosophie platonicienne peut-elle atteindre aujourd'hui l'esthétique ? L'esthétique serait-elle imperméable ou non aux valeurs du bien et du mal ? Autrement dit, l'esthétique est-elle à la remorque ou à la tête de l'éthique ?*

Pierre Gravel : Je crois qu'il faut se mettre un peu dans l'esprit des Grecs de l'époque classique du V^e et du IV^e siècle, on reviendra au cas de Platon. L'idéal d'un homme bien né, de l'homme ou de la femme, était de vivre beau et bon. Tout, – les tragédies, la sculpture, la peinture pour autant qu'il nous en reste quelques traces sur des poteries – tout était fait pour exalter la grandeur possible de l'« homme ». Cette grandeur est considérée par les Grecs comme divine. L'adjectif renvoie à *théos*, un nom pluriel qui étymologiquement signifie un comparatif, *plus que*, d'où l'idée du *plus beau que*. Il y a là une sorte d'ascension vertigineuse vers le *plus que* aboutissant aux dieux. On le voit très bien dans l'évolution sculpturale,



Art grec. Athènes. Vers 450 av. J.-C. Relief. Athènes, Musée de l'Acropole.

plus que, plus que, plus que, jusqu'au moment où la sculpture grecque atteint la forme idéale. À partir de là, bien évidemment, ce fut une sorte de principe d'anarchie. Dans un de ses textes, Michel Serres a absolument raison de parler d'une origine qui proviendrait d'une *chaosmologie*. À cette forme explosive on tente de mettre un ordre appelé *cosmos*, et de là on peut revenir

à Platon. Absolument révolté contre la société de son temps qui a condamné Socrate – on vivait dans une anarchie sur tous les plans, politique, moral et social ; c'était l'époque de l'éclatement de la rhétorique – Platon vise l'ordre. Il sait très bien qu'on ne peut pas avoir d'ordre sans avoir des lois. Et on ne peut pas avoir de lois sans avoir, disons des « sujets » responsables. C'est un peu la tâche qu'il entreprend dans la *République*. Ainsi dans le livre 1, on discute à savoir si la justice est une vertu, une force vive ou bien si elle est de l'ordre de la *technè*, c'est-à-dire du savoir. Dans le premier cas, le propre de la justice sert celui qui a le plus grand pouvoir, le tyran, la justice contribuant à le maintenir dans l'élément de sa force ; dans le deuxième cas, elle peut s'enseigner, donc on peut créer une cité juste. Ici la discussion tourne court parce qu'on discute, dit Platon, sans savoir ce qu'est la justice et surtout sans avoir de moyen pour en atteindre l'idée. Alors dit-il, je proposerai une méthode où on va procéder par comparaison. Comme on ne peut pas trouver la justice dans l'âme de l'homme ou de l'individu parce que le modèle de référence est trop petit, créons en songe une cité et après nous établirons les conditions permettant la compréhension de la justice. Ensuite, nous verrons si nous pouvons la transposer.

La position de Platon est, disons, plus esthétique que morale. Pourquoi ? Parce qu'elle n'a pas pour objectif le bonheur de l'homme, de l'individu. Elle vise à assurer la confection d'une cité dans laquelle la justice est possible. J'entends par esthétique la description des grandes formes de l'existence à l'intérieur desquelles on peut trouver des idéaux éthiques et moraux. Éthique vient de *éthos* qui veut dire *caractère*, ou *étouffe*, ce à partir d'où je reconnais que quelqu'un est x, y, z. Chez Aristote, c'est essentiellement une production des modalités de l'action dans laquelle l'individu s'insère : c'est en jouant de la flûte qu'on devient un bon flûtiste. À nouveau, la notion de *caractère*, d'*éthos* est fonction de l'action et de ses modalités. Et les modalités de l'action nécessairement relèvent de ce que j'appelle l'esthétique. En ce sens-là l'éthique bien comprise est une modalité de l'esthétique.

M.R. : *L'éthique de la République semble donc répondre de l'esthétique. Platon se sert de toutes les formes d'art – peinture, sculpture, musique, danse, architecture, poésie – comme des véhicules éthiques. Sauf qu'il demeure plus réticent devant certains types de représentations qu'il craint et condamne, par exemple,*

la figuration de dieux cruels, lâches ou peureux dans la tragédie. Dans le monde divisé de Platon, il y a certaines représentations que l'on doit encourager puisque l'art sert d'« agent éducateur » dans la cité, tandis que d'autres formes discursives, ne correspondant pas à l'idée platonicienne du beau et du bien, doivent être condamnées et bannies.

P.G. : Il se méfie de la tragédie pour une raison très précise : les arts peuvent avoir pour effet de ramollir le courage. Or Platon veut que l'art stimule, emporte, ravive et permette de se dépasser soi-même vers un idéal qu'il appelle le Bien.

M.R. : *Il ira jusqu'à préconiser que les gardiens de la Cité dictent aux poètes quels types d'histoires ils devraient réaliser pour faire en sorte que soient encouragés le bien et le beau.*

P.G. : De façon plus complexe, Platon va donner trois règles que les poètes devront respecter. Un, ils ne devront pas dire que les dieux sont la cause du mal. C'est la première fois dans l'histoire de l'humanité que Dieu doit être la cause du bien ; en termes nietzschéens, la puissance divine se voit soumise à l'exigence morale. Deuxièmement, je ne puis pas dire de Dieu qu'il se transforme, qu'il emprunte des masques. Pourquoi ? parce que se transformer serait un signe d'une imperfection.

M.R. : *D'une faiblesse, d'un manque.*

P.G. : C'est ça. Si j'étais parfait, je ne me transformerais pas. Et regardez. Déjà quand je dis de Dieu qu'il ne peut pas se transformer, je considère qu'il pourrait être comme un magicien ou mieux comme un metteur en scène ou un comédien, puisque l'interdiction de dire que Dieu peut se tromper va se transporter sur le plan du metteur en scène. Troisièmement, je ne peux pas susciter dans mes poèmes la peur de mourir. Si je respecte ces trois règles-là, je peux faire toute la poésie que vous voulez ; je permets Homère en le corrigeant et j'expulse Sophocle. Pourquoi expulsé-je Sophocle, Eschyle, Euripide ou les autres ? Parce que ces philosophes montrent très bien que lorsqu'on est mû par une volonté, il se peut que le contraire de ce qu'on souhaitait se produise. Il n'y a pas d'homme plus sage, plus fin qu'*Œdipe Roi* et pourtant, il commet les pires des fautes. Ai-je le droit de montrer cela ?

M.R. : *Cela soulève tout le problème de la définition des bornes d'une représentation bonne et belle. Comment justifier leur établissement ? Au nom de qui et de quoi peuvent-elles être légitimées ?*

P.G. : Je disais que l'éthique était à la remorque de l'esthétique au sens où je l'ai définie, soit la description des grandes formes que l'existence humaine peut prendre. Le projet éthique de Platon s'inscrit dans une politique, dans une volonté de réformer complètement la cité. Après Platon, chez Aristote, retour est fait pour ainsi dire sur le désir de vivre bien. Comment et que faut-il faire et ne pas faire pour bien vivre ? non pas dans un but de « sainteté » mais plutôt en vue de vivre selon le bien et le beau contrôlés. Après ça, historiquement, il n'y a rien. C'est-à-dire qu'il y a les règles des Jésuites, les fondements de l'Église, ses ordonnances – il ne faut pas se masturber, il ne faut pas avoir de relations sexuelles avant, etc. À partir du XVII^e siècle, Descartes propose des règles d'éthique reposant surtout sur le coup à coup, une morale « par provision », au cas où. Spinoza propose une éthique en 5 livres complets mais en fait, il n'y est pas question de lois ou de morale. Ça commence par la preuve sur l'existence de Dieu et ça se termine par le bonheur de l'homme et la puissance du désir. Il n'y a aucune règle. Il faut attendre Kant qui proposera une éthique du devoir. Sa maxime : « Fais en sorte que le motif de chacune de tes actions puisse avoir une valeur universelle ». Si je dis par exemple, je ne tuerai pas parce que j'ai peur de mourir, ce n'est pas une action éthique ; si je dis, je ne tue pas parce qu'il ne faut pas tuer, je pose un geste éthique. C'est une valeur de la pure forme, dans mon action j'institue la loi.

M.R. : *En amorçant le tournant vers l'autonomie de l'objet, Kant reverse le monde de l'intelligible platonicien. L'objet trouve une place dans le projet éthique kantien. Ce sera d'ailleurs en se référant à Kant que, deux siècles plus tard, Clément Greenberg proclamera l'autoréférentialité de la peinture moderne comme argument fondamental du formalisme.*

P.G. : Kant réinstitue le principe d'une régionalité du savoir : je puis connaître, je puis me positionner comme sujet moral, enfin je puis juger que quelque chose est beau. Tandis que Hegel tentera, après Kant, de fonder l'éthique dans la politique de son siècle, dans l'État prussien. Il était un prédécesseur du totalitarisme. Je trouve que c'est assez juste. Il y a des passages de Hegel qui font peur, surtout quand on les voit à l'époque actuelle.

M.R. : *Son esthétique est très hiérarchisée.*

P.G. : Oui, et alors c'est le philosophe qui, du haut de sa raison, juge ce qui doit en être du beau dans tous les domaines de l'art. Plus personne n'est capable de

faire cela. Qui peut se permettre de juger la peinture, la sculpture, la musique, la danse, l'architecture ?

M.R. : *Et de les organiser dans un système très ordonné, l'architecture ayant préséance sur la peinture, etc.*

P.G. : Et comment ! et sans avoir pratiqué un seul art ! C'est quand même effarant. Sur le fond de cet historique rapidement brossé, on retrouve une question : Qu'est-ce que bien vivre ? Et c'est ce sur quoi s'interrogeait Michel Foucault à la fin de sa vie alors qu'il tentait de fonder quelque chose comme une éthique de la modernité ou de la postmodernité comme on dit, mais basée sur le plaisir et l'idée de bien vivre. Ces idées sont assez neuves quoiqu'on avait commencé par là.

M.R. : *Pensons au XVIII^e siècle. Les théories du sensualisme ont esquissé l'idée de plaisir. Prenons pour exemple Diderot qui a concilié le corps et l'objet tant dans l'Encyclopédie, dans ses articles, ses planches que dans ses Lettres et ses Salons. Avec Diderot, la chose est sentie, touchée. Sa philosophie de l'objet passe par les sens. La perception y apparaît essentielle.*

P.G. : Effectivement, à cette époque-là, on parlait du goût. L'idéal était un homme de goût, autant versé dans les sciences que dans le théâtre ou dans la musique. Chez Diderot, on trouve des discours sur tout cela. Il y a aussi des textes remarquables de Diderot et de Jean-Jacques Rousseau sur la musique. Rousseau avait voulu proposer une nouvelle notation de la musique complètement différente et il s'entendait très bien avec son copain Rameau. Ces philosophes mettaient quand même la main à la pâte. On n'est pas du tout du côté de Hegel.

M.R. : *Il s'agit en effet d'un tout autre point de vue.*

P.G. : C'est complètement différent et ils n'ont pas l'idée de système.

M.R. : *Et surtout pas l'idée de hiérarchie. Par exemple dans l'Encyclopédie, Diderot a blâmé vivement le mépris à l'égard des métiers d'art. Ayant beaucoup écrit sur l'art de son temps – dont il connaissait fort bien la manière – il n'a pas cherché à aviver les distinctions hiérarchiques des genres établies par l'Académie. L'intérêt marqué qu'il porte aux natures mortes de Chardin en témoigne éloquemment.*

P.G. : En réfléchissant, il n'y a pas un seul philosophe à ma connaissance qui ait été mû par un idéal moral ou éthique. Mais ils étaient tous mus par des idées de santé. On trouve un très grand souci de santé chez la plupart.

M.R. : *Déjà chez Platon, la musique sert à l'assainissement du corps, comme la gymnastique. Et que dire de la fonction cathartique de l'art, telle que conçue par Aristote.*

P.G. : La poésie, c'est la gymnastique de l'esprit pour Platon ; la gymnastique est pour le corps ce que la poésie est pour l'âme.

M.R. : *Avec la musique.*

P.G. : Et la poésie est une partie de la musique. C'est la musique qui vient en tête. La parole en procède.

M.R. : *C'est ce qui fait que Hegel, voire Kandinsky, ayant fréquenté les textes de Platon, répéteront cette même hiérarchie.*

P.G. : Même Heidegger, dans ses textes d'après le tournant, propose que « la poésie soit la forme la plus élevée ». Mais en fait lorsqu'il écrit cela, il se souvient de l'étymologie du mot poésie qui vient de *poiêsis*, de faire. En grec, cela veut dire production.

M.R. : *Mais pas nécessairement la plus haute production ?*

P.G. : Pour Heidegger, oui.

M.R. : *Mais pas étymologiquement parlant. N'est-ce pas plutôt une interprétation de Heidegger ?*

P.G. : Il est vrai que la poésie veut dire faire. Sauf que c'est faire langagièrement. La *Poétique* d'Aristote, *Péri Poiêtikês Autês*, signifie à propos de, *péri*, autour de la production elle-même. Quand je prends un morceau de glaise et que je fais une statue, je produis quelque chose qui n'aurait jamais existé sans cette production.

M.R. : *En ce sens-là, vous n'enfermez pas dans un ordre hiérarchique les différentes pratiques artistiques.*

P.G. : Non, absolument pas. Mais en esthétique, un autre problème est plus difficile. Quand un peintre peint, il pense picturalement. Quand un sculpteur sculpte, il pense spatialement. Quand un poète écrit, il pense langagièrement. À partir d'où ai-je le droit, moi qui parle, de régir les autres formes d'art ? Là, j'ai un problème.

M.R. : *En effet, il s'agit d'une position complexe*



Cratère d'Euphronios. Combat d'Héraclès contre Géryon. Danses et divertissements. Vers 520 avant J.-C. Musée d'Arezzo.

qui questionne la constitution des bornes entre les arts, l'étanchéité de leurs limites et surtout leur gradation. Je crois qu'il n'y a rien à espérer d'un ordre hiérarchique où trop souvent les arts de la parole ont monopolisé les premières places au détriment des autres formes artistiques. Revenons à Platon. Comment pensez-vous qu'on puisse réconcilier les libertés individuelles et collectives dans la République où justement la morale se définit à partir de frontières très

strictes et très claires qui départagent le bon du mauvais, et où l'esthétique se doit de reproduire cette distinction afin de garder la vertu dans la cité ?

P.G. : Je serais plus ou moins d'accord avec cette description-là. Toute société en tant que société se donne des règles. Une société n'est pas une auberge espagnole. N'importe qui ne peut y entrer. Il y a des critères de sélection, aujourd'hui encore : l'immigration, etc. Platon établit des règles qui régissent un certain équilibre social, une paix relative. Dans une société, il y a toujours des tensions. Tant que celles-ci sont maintenues relativement en équilibre ou en échec, tout va bien. Or, il faut que l'objet perçu de ces tensions se manifeste. Et là, je crois que c'est une des fonctions de ce qu'on appelle l'art. Par exemple en Grèce au V^e siècle, en Grande-Bretagne au XVI^e siècle, en France au XVII^e siècle, et ainsi de suite, la tragédie était toujours le milieu langagier où venait éclater le tissu social. L'art était toujours vu un peu comme étant orgiaque. Ce sont des idées de Nietzsche qui sont aussi vieilles que le monde. À travers l'art passe tout ce qui est refoulé. L'art a une fonction en ce sens-là, souvent prophétique.

M.R. : *Sauf que Platon tolérerait mal cette fonction à moins qu'elle ne réponde aux critères très précis du Bien et du Beau.*

P.G. : Par contre, dans l'Antiquité, les fêtes autour de la tragédie étaient les plus grandes fêtes de toute l'année à Athènes. Il n'y a pas d'exemples contemporains. L'idée de la fête libératrice expulsait tous les

interdits. Pour que toute société vive, nous sommes soumis à des règles de comportement : je n'ai pas le droit de tuer mon père pour épouser ma mère. Mais le poète le montre joué sur scène et le rend acceptable socialement. C'est fantastique.

M.R. : Alors que le philosophe ne le tolérait pas.

P.G. : Il ne tolérait pas que le poète joue des principes métaphysiques mal compris.

M.R. : Ou le fait de présenter un mauvais exemple qui montre le « mal », l'abject, l'impur, l'horrible.

P.G. : Effectivement. Platon voudrait que le poète obéisse à des règles qui servent à la formation de futurs citoyens.

M.R. : À exemplifier le Vrai, le Beau et le Bien.

P.G. : Absolument et ce que le philosophe détermine comme étant bien. Il reste que Platon à son époque passait pour un original, mal accepté. On dit qu'il a commencé par être poète et c'est Socrate qui l'aurait détourné de la poésie. Platon s'y connaissait très bien en peinture, en musique, mais il était mû par un idéal.

M.R. : Pourtant le problème demeure puisqu'il croyait pouvoir distinguer deux types d'art, que ce soit en musique, en peinture, en danse, en sculpture : le bon contre le mauvais, l'intelligible contre le sensible, l'idéal contre le réaliste, voire la ligne contre la couleur. Et c'est là, dans l'établissement de cette séparation, que réside la difficulté d'ordonner.

P.G. : Il y a l'acceptable et l'inacceptable chez Platon. Dans le 7^e livre des *Lois*, Platon revient sur le motif de l'exclusion du poète tragique. « Nous aussi sommes créateurs de la plus belle poésie puisque nous voulons créer le plus beau poème : celui qui suppose une cité juste » écrit-il. « Si vous êtes poètes », dit-il, « nous aussi, poètes, nous le sommes ».

M.R. : Mais uniquement parce que Platon produirait ce qu'il considère du « beau et bon » art.

P.G. : C'est ça. Mais dans l'histoire de la philosophie, actuellement, même en étant très critique à l'égard de Platon – comme je l'ai été dans quelques textes – on finit toujours par y revenir. J'arrive d'un colloque international à Cracovie qui portait sur l'idée de la mesure de l'art. Il y avait des Russes, des Tchèques, des Polonais, des gens de tous les pays. La discussion s'est terminée après quatre jours par une reconsidération des positions de Platon. C'est quand même pas mal !

M.R. : D'une certaine façon, l'importance accordée aux arts, à la musique, à la tragédie dans la construction de la république platonicienne, est édifiante.

Que Platon ait su découvrir dans l'esthétique les formes d'existence de la cité réjouit. D'ailleurs, aujourd'hui encore le politique aurait avantage à saisir le rôle de l'art, trop souvent ignoré dans nos sociétés. Par contre, les contraintes et la surveillance imposées aux artistes de la République est inquiétante, sachant qu'il ne faudrait admettre dans la cité que des hymnes en l'honneur des dieux et des éloges des gens de bien. De ce fait, la liberté des individus n'est-elle pas abîmée irrémédiablement ?

P.G. : Là, je pense qu'on est en train de faire un anachronisme. Comme tel, la notion d'individu – d'homme, de femme comme sujets personnels qui revendiquent en fonction de leurs désirs – est une notion extrêmement récente. Ça n'a pas de sens avant la Révolution française. Alors qu'à l'époque de Platon, on vit en société : le commencement c'est le groupe, la famille ou la tribu à laquelle on appartient ; le problème n'est pas de définir les règles d'appartenance mais bien les règles d'exclusion. C'est la condamnation de Socrate que Platon trouve profondément injuste. La difficulté n'est pas de savoir à partir d'où Socrate est un homme mais à partir de quoi on a le droit de dire que Socrate n'a pas le droit de vivre à Athènes. Voilà le problème à partir duquel Platon fait une profonde critique de la démocratie.

Chez les Anciens, il faut penser la communauté. On oublie que le monde grec vivait constamment en état de guerre. La paix était une exception. Or quand on vit en état de guerre, on est constamment mobilisé à construire la paix et ses conditions. En Amérique du Nord, depuis 1945, on vit dans une paix relative. C'est exceptionnel. Chez les Grecs, l'état de guerre était permanent. Alors, comment penser un monde dans lequel on puisse vivre en paix, non seulement dans une paix éduquée, mais une paix juste fondée par la raison sur des idéaux partagés par tout le monde. On est tous mus par des idées de beauté. Mais comment peut-on construire une cité à partir de ça ? Voilà le projet de Platon.

Il faudra attendre les révolutions américaine et française pour établir les droits des individus, pour la première fois dans l'histoire. En même temps, a surgi l'idée de l'artiste en tant qu'individu. Pour nous, c'est devenu notre pain quotidien. C'est la base de nos revendications, féministes, homosexuelles, n'importe : « j'ai le droit de ». On ne l'avait jamais vu auparavant. Autrefois l'individu se définissait à partir de son appartenance à la communauté – même le sculpteur, le peintre, le

musicien, tous se définissaient en référence à leurs corporations – alors que nous avons tendance aujourd'hui à renverser ça. On veut mettre à bas les institutions pour promouvoir des aspirations plus individuelles. Est-ce possible ? Je ne sais pas du tout. Ne vit-on pas une sorte de retour étrange, par en arrière, des corporations ?

M.R. : *Ça m'amène à l'actuel effritement des valeurs et des limites en art. Paradoxalement, en dépit de l'ère individualiste à laquelle nous appartenons, et ce depuis les trente dernières années, l'artiste a choisi de mettre en situation l'objet d'art, de l'ouvrir. Pour ainsi prendre en charge le contexte de l'œuvre, le site de l'exposition, l'introduction du spectateur, la mise en scène, tout ce qu'on a qualifié de théâtralité ; l'idée d'installation s'est développée ; le tout a donc abouti à l'éclatement complet des limites, qu'elles soient contextuelles, disciplinaires, stylistiques, génériques. Est-il encore possible d'entrevoir une éthique de l'esthétique qui puisse à la fois tenir compte des libertés individuelles et collectives ?*

P.G. : Je ne crois pas. L'art accède à sa maturité sous des formes les plus générales lorsqu'il devient en quête de sa propre essence. La peinture, la sculpture et la musique sont du même ordre. Elles ont éclaté selon une progression vers une autonomisation et une complétude interne, je ne crois pas qu'on puisse les gouverner de l'extérieur. On ne peut même pas y prétendre. Il faut laisser être. Il se peut très bien que dans l'histoire, à un moment donné, une forme d'art atteigne un niveau de perfection et une sorte de saturation, comme l'art égyptien, l'art renaissant. Mais je ne crois pas qu'on puisse gouverner le champ de l'art par des règles, des mesures, des idéaux qui lui seraient extérieurs.

M.R. : *L'éthique ne saurait donc pas commander l'art.*

P.G. : Non, c'est un fait. On l'a vu avec le réalisme socialiste. On ne peut pas parler d'une éthique de l'art. Au nom de quoi un artiste quelconque pourrait-il se réduire à ça ? Pourquoi serait-il soumis intégralement à des règles extérieures ? Quoiqu'il y a dans l'art des règles, celles de la matière.

M.R. : *Mais, il ne s'agit là que de règles contingentes aux matériaux, qui ont souvent été répudiées puisque l'objet d'art actuel ne vise pas à montrer son achèvement mais bien plus souvent son procès, sa répétition. Aussi, parce que puisant dans la quotidienneté et cultivant l'éphémérité, l'objet d'art a délaissé les matières nobles et a emprunté la voie des ready-made*

assistés ou non, rendant souvent caduque la question des règles « matérielles ».

P.G. : Les formes langagières dans lesquelles on vit, les modèles de notre existence sont des modèles littéraires, j'inclus les *Évangiles*. Jésus-Christ n'a jamais écrit un mot de sa vie. On a commencé à faire des histoires, 40 ans après sa mort. Socrate n'a jamais écrit un mot. C'est Platon qui a dessiné la figure qui existe encore. Quand on tente de penser nos vies, on se réfère à *Emma Bovary*, à *Roxanne* de Racine, à *Hamlet* de Shakespeare. Freud a retrouvé son inconscient chez *Œdipe* de Sophocle. La littérature dans un sens très large modèle notre existence. C'est à partir de la littérature qu'on tente de se créer.

M.R. : *En ce sens, l'éthique serait à la remorque de l'esthétique ?*

P.G. : L'art nous donne des formes de l'existence et du désir de vivre. Revenons à Nietzsche qui citait sans le savoir Platon : « Nous avons besoin de l'art pour ne pas périr de vérité ».

M.R. : *Et si vous dites que le littéraire sert à former la vie, croyez-vous qu'il soit la seule manifestation artistique à pouvoir le faire ? N'est-ce pas la trace de l'hégémonie traditionnelle du verbal en art – aux dépens du non-verbal – le littéraire étant une forme langagière plus facilement verbalisable que d'autres pratiques artistiques puisque appartenant lui-même au linguistique ?*

P.G. : Je poserais la question différemment. C'est à partir de Cézanne qu'on voit la *Ste-Victoire*. La *Ste-Victoire* n'existait pas avant Cézanne ; c'est à partir de la sculpture qu'on voit les corps. Et à partir de la musique qu'on entend, ne serait-ce que la nature et le chant des oiseaux. D'accord ? À partir des arts, le reste suit. Ce que la littérature offre est qu'elle est langagière et parlable. À partir de l'art, la vie apparaît et ça je crois que c'est fondamental et que ce sera toujours ainsi.

L'art est plus important dans nos vies que la politique. Il est plus important de savoir ce qui se passe dans l'atelier d'un artiste que dans le bureau de Mulroney. On risque d'apprendre quelque chose qui fera souvenir et mémoire, qui nous aidera à tenir dans le tourment de chacune de nos vies. Mulroney passera, René Char et Racine, par exemple, restent et resteront plus longtemps que Mulroney, changement ou non de Constitution.